

**JEAN STERN**

# CANICULE

*En souvenir de l'été 2003*



LIBERTALIA 





CANICULE



JEAN STERN

# CANICULE

EN SOUVENIR DE L'ÉTÉ 2003



LIBERTALIA

DU MÊME AUTEUR AUX ÉDITIONS LIBERTALIA

*Mirage gay à Tel Aviv*

Actualité & catalogue complet : [editionslibertalia.com](http://editionslibertalia.com)



ÉDITION POCHE

© Éditions Libertalia, 2020

« Les vieux ne parlent plus  
ou alors seulement parfois du bout des yeux »  
Jacques Brel





I  
EN SOUVENIR DE L'ÉTÉ 2003

Ma mère est morte à 93 ans le 1<sup>er</sup> novembre 2018 à l'hôpital de la Pitié-Salpêtrière, sur la rive gauche de la Seine. Après son décès, avec mes frères et mes sœurs, nous avons vidé sa chambre d'une maison de retraite de la rue du Chevaleret, non loin de la Pitié. Parmi les objets intimes qu'elle rangeait dans le tiroir de sa table de nuit, nous avons trouvé un badge de l'Union des étudiants juifs de France (UEJF), avec une photo de Mireille Knoll et cette phrase : *Nous ne t'oublierons pas.*

À mes yeux, Mireille Knoll, assassinée à 85 ans le 23 mars 2018, était une petite vieille typique de l'Est parisien, boulevard Voltaire, boulevard de Ménilmontant, rue Saint-Maur, rue de Montreuil. Les plus âgées ont dans leur jeunesse côtoyé le PCF et la CGT, au temps du Front populaire. L'ordre établi, ce n'est pas leur truc. Rien à voir avec les bourgeoises de l'Ouest qui rasant les murs en se méfiant de tout le monde, enveloppées dans de méchantes fourrures. Les vieilles dames de l'Est portent des manteaux fatigués et parlent à qui veut les entendre, souvent un mot gentil, parfois une phrase caustique. Elles n'ont ni amertume ni regrets, même si les maris sont morts, les enfants loin, que l'argent manque. Je les croise au Franprix, à la boulangerie, dans les bistros où elles se retrouvent au démarrage des *happy hours*, vers 18 heures, avec le blanc à 2,50€ et le mojito bien rhumé à 4,50. Le dimanche midi, à deux, à

quatre, elles s'offrent un déjeuner de brasserie place Léon-Blum ou du côté de la Nation.

Née en 1932, Mireille Knoll avait échappé à la rafle du Vél' d'Hiv'. Plus de 13 000 Juifs avaient été arrêtés en deux jours, à la mi-juillet 1942, par des milliers de flics français assistés de miliciens antisémites, français eux aussi, et parqués dans le temple populaire de la boxe et du cyclisme. Livrés aux Allemands, tous ont été déportés à Auschwitz avant mi-août, pour y être gazés. Peu avant, Mireille Knoll s'était enfuie avec sa mère au Portugal puis réfugiée au Brésil et enfin au Canada. Après guerre, elle épousa un rescapé des camps qui tenait un atelier de confection dans le Sentier. Veuve depuis longtemps, Mireille Knoll a été massacrée dans son petit appartement de l'avenue Philippe-Auguste par deux garçons malades tout juste sortis de prison. L'un d'eux était le fils de voisins dont elle prenait pourtant soin. Y. et A. cherchaient de l'argent que Mireille Knoll n'avait pas. Ils l'ont frappée de onze coups de couteau avant de tenter de mettre le feu à son corps. Crapuleux, antisémite, et affreusement triste, ce meurtre a bouleversé nos quartiers.

Nous ignorions comment maman avait obtenu ce badge à l'effigie de Mireille Knoll. Elle ne marchait presque plus, se déplaçait dans un fauteuil, et n'aurait pas pu aller seule à la manifestation organisée quelques jours après le crime. Ayant grandi à Versailles, maman avait été baptisée enfant à l'église par des parents juifs assimilés que la montée de l'antisémitisme avant guerre inquiétait. Éclaireuse pendant

la guerre et petite main de la Résistance, ses idéaux de justice l'ont conduit à s'installer après son mariage avec mon père dans le bastion rouge d'Ivry-sur-Seine. Mes parents militaient au Mouvement de la paix, étaient proches du Parti communiste mais aussi de la Mission de France et des prêtres ouvriers dans les années 1950. Des compagnons de route, disait-on à l'époque. Certes mes parents s'étaient embourgeoisés et nous avions quitté Ivry en 1960. Mais maman avait toujours détesté l'injustice, l'arbitraire et les réactionnaires. Pour elle, l'exclusion, la haine sociale, le racisme et l'antisémitisme étaient insupportables. Que le destin funeste de Mireille Knoll, une femme de sa génération, l'ait bouleversée était une évidence.

Une chose m'avait pourtant échappé avant cet après-midi familial et triste dans cette chambre que maman n'avait occupé que peu de temps. Sur ce gros badge, le visage de Mireille Knoll – ses yeux vifs, son sourire modeste, ses cheveux cendrés – m'a fait l'effet d'un fantôme. Fantôme d'une dame rencontrée lors de mes nuits au cœur d'une canicule meurtrière, à l'hôpital Tenon, en août 2003. Cela ne m'avait pas frappé jusqu'alors, même si des photos de Mireille Knoll avaient été publiées dans les journaux. En regardant le badge, je me suis d'un coup souvenu d'une vieille femme agonisante à Tenon. Je ne connaissais pas son nom, ni ceux des autres petits vieux et petites vieilles qui gémissaient dans l'obscurité brûlante, quand ils en avaient encore la force. Dans l'état second où je me trouvais l'été 2003,

épuisé par une lourde opération des viscères suivie d'une consommation soutenue de morphine et de somnifères, j'avais choisi le prénom de Mireille pour donner une identité à celle qui allait partir sous mes yeux, anonyme parmi d'autres à l'hôpital.

Car les vieux Parisiens victimes de la canicule, je les voyais à Tenon, chaque nuit plus nombreux, mourir en quelques heures accompagnés d'infirmières impuissantes, puis être emportés par des brancardiers désespérés.

Pauvreté, solitude, budget de la Sécu, cynisme des ministres, paresse des médias, pause estivale : ils étaient les sacrifiés de l'indifférence.

Si je n'avais pas été là, cela m'aurait peut-être été égal. Je ne les connaissais pas, après tout. D'ailleurs, pendant plus de quinze ans, je les ai moi aussi oubliés. Il a fallu la mort de ma mère pour que je brise le mur, qu'enfin je me souviennne de ces jours et ces nuits à l'hôpital Tenon, au cœur d'une crise sanitaire jusqu'alors inconnue.

Janvier 2003

En 2003, je suis *busy-busy* en permanence. Mon boulot m’amuse car je rencontre beaucoup de monde, mais me stresse au jour le jour. Je travaille dans un studio de création qui réalise des formules de presse signées par une graphiste en vue. Je cours d’une rédaction à l’autre, de Mulhouse à Namur, de Montpellier à Nice, de Bruxelles à Casablanca, passe d’un avion à un train, d’un Novotel à un Mercure. Je suis un genre de partenaire associé, rémunéré au chiffre. Comme tout bon consultant, je baratine, en l’espèce autour de principes de base du journalisme qui apparaissent à des directeurs de journaux comme de lumineuses évidences. Le lecteur est devenu un inconnu pour des patrons de presse qui se demandent surtout comment maintenir leur train de vie dispendieux. Je leur rappelle qu’il les fait vivre.

Je suis censé être le bras droit de ma patronne mais nos rapports sont houleux. Je courbe l’échine, homme à tout faire de missions toujours urgentes et de chantiers plus ou moins bâclés. Les journaux sont tétanisés par la poussée du Web et l’effondrement de leurs recettes publicitaires. Notre activisme lucratif dans la presse écrite n’empêche pas cette dernière de commencer à couler\*.

---

\* C’est une autre histoire, que j’ai déjà racontée : *Les Patrons de la presse nationale, tous mauvais*, La Fabrique, 2012.

Une fin d'après-midi, début janvier, au bureau, une douleur aiguë me déchire. Pris de vertiges, de nausées et de vomissements, mes collègues confirment que je suis tout vert. Mon généraliste faxe une ordonnance et, plié en quatre, je me rends dans un laboratoire de la place de Clichy. Je prends un taxi pour rentrer à la maison et, deux heures plus tard, j'apprends que ma vitesse de sédimentation est stratosphérique, signe d'une grave infection. Le médecin prescrit un traitement de cheval et une série d'exams complémentaires. Je crains une pancréatite, forme de cancer du pancréas qui a tué mon père. J'ai en fait une sigmoïdite du colon, qui se traduit par des verrues douloureuses proliférant sur la paroi interne de l'intestin. La seule manière de s'en débarrasser est l'ablation de la partie du colon infectée. Le docteur Z., chirurgien gastro-entérologue extrêmement sympathique que je consulte à l'hôpital Tenon, propose de m'opérer sans tarder, pour ne pas risquer une péritonite parfois mortelle. L'opération est longue, délicate, mais courante, et nécessite huit jours d'hospitalisation, puis une convalescence d'environ sept semaines.

Ménageant mon boulot plutôt que ma santé, on fixe ensemble l'opération à la mi-juillet. Je dois rentrer à l'hôpital le 15, passer au bloc le 17, afin d'être sur pied pour la rentrée, comme on dit, début septembre. Je sacrifie au passage tout espoir de véritables vacances, mais les clients seront ainsi alimentés sans rupture de charge, tout comme mon compte en banque. Esclave « indépendant » du travail, je maugrée

contre cette inattendue fragilité de mon corps, alors que depuis plusieurs années je contiens et combats la maladie. Je veux sauter l'étape, ne plus y penser.

Le 15 juillet au matin je suis prêt à rejoindre Tenon où je dois être admis en début d'après-midi. Un coup de fil de la secrétaire du service de chirurgie digestive et viscérale m'apprend qu'en raison d'une pénurie d'anesthésistes, l'opération doit être reportée. Je proteste en vain. La prochaine date disponible est le 8 août, avec une entrée à l'hôpital le 6. Je pense immédiatement au boulot, je m'inquiète de compromettre la rentrée, mais je n'ai pas d'autre choix, je ne veux pas en avoir d'autres. Je ne pense pas à ma santé fragile, mais aux chèques des clients. Plus vite j'en aurai fini avec cette foutue opération, mieux je me porterai. C'est ce que je crois alors, bêtement.

Il fait chaud, plus de 35 °C à Paris. Je ne me sens pas bien, c'est trop. Je pars dès le lendemain en Bretagne, les bains dans l'Océan calmeront mes angoisses.

*Le Monde* que je lis dans le train publie un petit papier sur une canicule qui sévit en Italie. Les réserves d'eau viennent à manquer, le Pô est à son plus bas niveau depuis un siècle, les prix des fruits et légumes flambent. Mais les Italiens s'inquiètent surtout pour leurs climatiseurs, en raison des coupures d'électricité. L'Italie avait déjà eu très chaud en juin, les pannes avaient été nombreuses, des gens étaient restés bloqués dans des ascenseurs, les congélateurs et les frigos tombaient en rade, il avait fallu tout jeter.



Dans la péninsule, la canicule de l'été 2003 a tué 20 000 Italiens, surtout des personnes âgées. Pendant deux ans, l'Italie a ignoré l'importance de ce chiffre, les compteurs s'étaient arrêtés à 8 000 morts, jusqu'à ce que l'Institut national des statistiques italien publie le bilan définitif en juin 2005. Sans provoquer de scandale. Quelques milliers de vieux en plus ou en moins, quelle importance? Berlusconi distrait alors la galerie médiatique avec ses pitreries nauséabondes.

En France, on établit fin août le bilan provisoire des victimes de la canicule à 3 000 morts, bien que beaucoup de spécialistes jugent ce chiffre sous-évalué. Un mois plus tard, bien plus rapidement que les Italiens, l'Institut national de santé et de recherche médicale (Inserm) révèle l'ampleur de la catastrophe sanitaire : la canicule a tué 14 802 personnes en France entre le 1<sup>er</sup> et le 20 août, dont un gros tiers en région parisienne. Le bilan définitif de l'Inserm, en mars 2007, dénombre 19 490 morts de la canicule sur l'ensemble de l'été, soit une surmortalité de 55 %.

Dans son rapport définitif, l'institut note que la surmortalité a été plus marquée pour les femmes de plus de 45 ans, de 15 à 20 % à celle des hommes. 42 % des décès supplémentaires sont survenus dans les hôpitaux, soit plus de 6 000 personnes.

3  
ENTRÉE À L'HÔPITAL

Mercredi 6 août 2003

Quand je suis admis à l'hôpital Tenon en milieu d'après-midi, il fait 39 °C à Paris. Depuis dimanche, la température sur la capitale n'est pas descendue en dessous de 35 °C le jour, et de 25 °C la nuit. La pollution à l'ozone atteint des sommets à Paris, Lille, Grenoble, Lyon, Saint-Étienne, Nancy, Clermont-Ferrand, Chartres. Pas un souffle d'air, « ça va empirer », préviennent les météorologues.

Le président de la République est loin de s'en soucier. Jacques Chirac se détend à plus de 7 000 kilomètres de Paris, avec son épouse, au Manoir Hovey, un Relais & Châteaux sur les rives du lac Massawippi au Québec. Vacances de millionnaires loin des regards. Il disparaît même une semaine entière. Des journalistes politiques raconteront plus tard *mezzo voce* qu'il était allé retrouver une « bonne amie » aux Baléares, laissant Bernadette en plan avec le bichon dans le palace québécois. Quant au Premier ministre Jean-Pierre Raffarin, il a pris ses quartiers d'été dans son chalet alpin de Combloux. Vacances bourgeoises avec sa femme Anne-Marie et bon air. Beaucoup de Français sont sur les plages et, comme le couple exécutif, ont la tête ailleurs. Les nouvelles sont pourtant alarmantes. EDF par exemple réquisitionne des camions de pompiers pour arroser la centrale nucléaire de Fessenheim

afin de la refroidir. Mais le nucléaire est bien vu en France et le communiqué des Verts qui s'indigne de ce «bricolage» passe inaperçu.

Dans toute l'Europe, canicule, sécheresse, incendies, signale *Le Monde* dans un entrefilet. Cinq Allemands meurent de déshydratation à Holzminden, sept Espagnols en Andalousie.

Cela ne passionne pas les médias français, mobilisés par la disparition dramatique et spectaculaire de Marie Trintignant, mortellement frappée le 1<sup>er</sup> août par Bertrand Cantat à Vilnius.

Le service de chirurgie digestive de l'hôpital Tenon se situe au troisième étage de l'aile Grégoire, sur le flanc droit de la partie la plus ancienne de l'hôpital. On le rejoint en empruntant les galeries en colonnades vitrées qui encadrent une cour centrale fermée par la chapelle Saint-Louis, face au porche d'entrée. Quelques massifs égayent la minéralité austère du lieu envahi de poussière urbaine. Les fleurs, peu nombreuses, sont quasi grillées. Quelques fumeurs occupent les bancs. J'aime bien la chapelle, apaisante. Pourtant rien ne la différencie des milliers d'églises construites en France dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle.

Temple de l'hygiène et du triomphe de la science, symbole de la croissance urbaine de l'Est parisien, ultramoderne à son ouverture en 1878 avec son chauffage central au gaz, ses quatre ascenseurs et son réseau ferré souterrain, Tenon avait été édifié face aux vents dominants pour favoriser la circulation de l'air et évacuer ainsi les microbes et les bactéries.

Tenon sera d'ailleurs un établissement pionnier dans la lutte contre les maladies infectieuses, la tuberculose d'abord, le sida plus tard. Quand le métro arrive place Gambetta en 1905, l'hôpital compte 900 lits et emploie plus de 500 personnes.

L'hôpital doit également veiller à la morale des patients miséreux des faubourgs, des mécréants au cœur rouge. Les hommes dans les pavillons à gauche du vaste porche, les femmes à droite. Même si le personnel civil domine d'emblée à Tenon, ce qui est en soi une petite révolution dans un pays divisé sur la laïcité, sœurs et aumôniers grouillent dans les coursives de l'hôpital. Jusqu'aux années 1950, on donne la messe dans la chapelle plusieurs fois par jour.

Très haute de plafond et percée de deux grandes fenêtres, avec les lits en vis-à-vis, la chambre qui m'est attribuée n'est pas climatisée. Mon voisin de face s'appelle monsieur Tabar et m'accueille d'un salut hâtif. Le bonhomme regarde TF 1 du matin au soir, sauf quand les infirmières imposent un genre de couvre-feu pour la sieste, en début d'après-midi. Il a l'air crevé, il ferme souvent les yeux sans couper TF 1, qui couvre abondamment le drame de Vilnius. Sur sa télé, je vois les reportages sur les obsèques de Marie Trintignant au Père-Lachaise, à deux pas de Tenon, de l'autre côté de la place Gambetta. Les proches de l'actrice transpirent, s'éventent. Tout de blanc vêtus à la demande de Nadine et Jean-Louis Trintignant, ils écoutent les mots poignants ou convenus des orateurs. Ils sont tristes en plus d'avoir chaud, ils ont l'air fatigué, comme tout le monde.

« Il fait vraiment trop chaud... soupire monsieur Tabar.

— Je suis bien d'accord. Pénible. »

Mais je n'ai rien à ajouter et le ronron de la télé m'exaspère. J'ai peur que l'opération soit mal engagée, l'impression d'un moment mal choisi. Le docteur Z. me rassure avec une courte visite. Il est charmant, avec ses mocassins avachis et sa chemisette sage, mais il a la tête ailleurs. Il parle vite, met les mots à l'envers, comme un dyslexique. Le chirurgien pense enlever environ 50 centimètres de mon colon. Comme il mesure près de trois mètres entortillé dans le bide, cela reste raisonnable. Sa familiarité m'apaise. Il dit que l'opération arrive au bon moment et que je ne dois pas m'inquiéter.

Monsieur Tabar m'apprend qu'il a été opéré quelques jours plus tôt d'un cancer de l'estomac. Il annonce cela comme s'il venait de se faire boucher une carie, je comprends que l'intervention a trop tardé, qu'il est foutu. Comme nos lits se font face, je ne vois que lui. Monsieur Tabar semble avoir dans les 65 ans. Très gros, plus de 120 kilos, il a la peau mate, il doit être sarde ou portugais. Il porte la légère blouse jaune de l'hôpital et pas de caleçon. Monsieur Tabar rejette les draps et regarde TF1 à poil. Son ventre est bandé mais il n'a plus de perfusion ni de drain. Il exhibe une bite sombre, énorme et flasque, l'engin pas circoncis se confond avec les plis du bas-ventre, sous le pansement qui sangle son abdomen. Ses couilles sont encore plus

impressionnantes, grosses comme des oranges, à la couleur de poire gâtée. Je me demande si c'est physiologique ou une conséquence de son cancer. À chaque fois qu'une infirmière entre dans notre chambre par la porte située entre nos deux lits, face aux fenêtres, elle lui fait les gros yeux.

« Couvrez-vous, enfin, monsieur Tabar !

— Il fait vraiment trop chaud. »

Cependant il rabat le drap sur ses parties. Les infirmières soupirent, mais ne se fâchent vraiment que lors des visites féminines. Après un dîner médiocre et rapide, je prends deux Lexomil et m'endors alors que la nuit est à peine tombée. Je suis terrassé par l'angoisse.



Jeudi 7 août 2003

En milieu d'après-midi, monsieur Tabar reçoit la visite de sa copine, mademoiselle Lili. Enfin c'est ce qu'elle me dit en se présentant :

« Bonjour, je suis sa copine. »

Mademoiselle Lili est une femme chinoise d'une soixantaine d'années. Fine et grande, soigneusement maquillée, jusqu'au rouge de ses joues, comme une pute fellinienne. Elle porte une mini-jupe en cuir noir et une splendide veste en soie pourpre brodée d'or. Elle tient une copie de sac Chanel en cuir matelassé noir. Son allure détonne avec la chaleur ambiante et le négligé de monsieur Tabar. Mademoiselle Lili arrive les mains vides, il ne lui parle pas beaucoup et ne manifeste aucun plaisir à sa présence.

Il y a un problème avec la sortie de l'hôpital de monsieur Tabar et l'assistante sociale vient les voir. Elle annonce presque en chantant :

« J'ai trouvé une bonne place dans une maison de convalescence en région parisienne, disponible dès demain. Mais le dossier social de monsieur Tabar n'est pas à jour. Si vous voulez bien madame...

— Mademoiselle!

— Oui mademoiselle, si vous voulez bien inscrire monsieur Tabar sur votre couverture maladie



universelle (CMU), cela déblocuera la situation et lui permettra de quitter Tenon.

— Pas question, pas question!

— Mais enfin ce n'est pas un problème, c'est automatique!

— Pas question, pas question! »

Mademoiselle Lili ne veut pas en entendre parler. L'assistante sociale peine à la calmer et m'appelle à la rescousse. Mademoiselle Lili et moi sortons discuter dans le couloir.

« Mais vous devez dire oui! La CMU a plein d'avantages pour monsieur Tabar, il va passer sa convalescence ailleurs qu'à l'hôpital où il crève de chaud.

— Il veut voler ma CMU!

— Mais non, vous n'avez rien à craindre, la CMU, c'est un droit, cela se partage quand on est deux et c'est gratuit, ça ne peut pas se voler.

— Il veut voler ma CMU! Pas question! Il veut voler ma CMU! »

Elle ne veut rien savoir. L'assistante sociale part à la recherche d'une autre solution administrative. Mademoiselle Lili se rassoit au chevet de monsieur Tabar qui ne bronche pas, comme si de rien n'était.

J'ignore alors que la mission de l'assistante sociale est d'évacuer l'encombrant monsieur Tabar car l'hôpital Tenon cherche à récupérer des lits. Depuis lundi 4 août, les personnes âgées frappées d'hyperthermie affluent aux urgences.

Après le départ de l'assistante sociale, puis de mademoiselle Lili, je reçois la visite de la nutritionniste, venue parler de mon régime post-opératoire.

« J'envisage de partir pour ma convalescence en Bretagne.

— Très bien, ainsi vous pourrez manger des coquilles Saint-Jacques et du homard, c'est bon et maigre, c'est parfait pour vous.

— En ce moment c'est les langoustines, j'adore cela.

— Parfait aussi, sans beurre ni mayo, pas trop de pain. Poissons maigres, viandes blanches, le moins de fibres possible, évitez les fromages fermentés, les légumes crus, sauf les tomates à peler et à épépiner, épeluchez les fruits, crachez la peau et les pépins du raisin.

— Je peux boire ?

— Pas de jus de fruits, beaucoup d'eau plate, pas de boissons gazeuses, pas de bière et de vin blanc, pas d'alcools forts, du rouge et du champagne...

— Du champagne ?

— Modérément, bien sûr ! »

Champagne. Ça va.

Le protocole préopératoire prévoit la pose d'une sonde urinaire, car je dois bouger un minimum pour bien cicatriser. Personne ne m'en avait rien dit. Cela consiste à introduire un fin tuyau dans l'urètre, sur une dizaine de centimètres. Un interne en est chargé. À son accent il me semble originaire d'Europe de l'Est, il est antipathique et n'a pas l'air enchanté d'avoir hérité de cette délicate mission. Il s'y prend mal, hésite, va trop doucement, je hurle de douleur. Il essaye à nouveau, mais par incompetence ou perturbé

par mes cris, il se plante encore, et je refuse que ce type au regard torve continue de toucher ma queue.

« Vous êtes nul ! Vous me faites atrocement mal !

— Ça va passer, calmez-vous, j'y suis presque. »

L'infirmière qui assiste à la scène est gênée mais n'a pas l'air de me donner tort.

« Attendez-moi, je reviens. »

Elle sort et, quelques instants plus tard, apparaît un infirmier noir, la trentaine, magnifique, le regard doux. Sa grande main tiède amadou mon sexe rata-tiné, le décalotte en douceur et de l'autre il pose la sonde d'un coup, sans hésiter. La douleur est vive, mais instantanée, je n'ai pas le temps de hurler que c'est fini, devant le regard vexé de l'interne et la mine satisfaite de l'infirmière.

« Vous voyez, ce n'était pas grand chose », ajoutez-il d'un ton moqueur, à mon attention autant qu'à celle de l'interne.

Il fait encore plus de 33 °C vers 21 heures. Avec Philippe, mon amour rencontré dix ans plus tôt, avec lequel je suis pacsé depuis 2000, je descends à la chapelle mettre un cierge devant la statue de sainte Rita, la patronne des pauvres, des malades, des damnés de la terre. Ensuite on partage un joint d'herbe sur un banc de la cour. La fumée légèrement poivrée envahit l'air, chasse l'odeur âpre de la ville chaude, celle de la poussière, des gaz d'échappements et des remontées d'égout. On parle de nous, de l'avenir, on pleure, beaucoup. Comme j'ai peur, j'évoque aussi ma mort. Philippe a aussi peur que moi et me

rassure comme il peut. Des gestes tendres chassent les larmes. Je monte dans ma chambre.

« Il fait vraiment très chaud, il y a un peu d'air dehors ?

— Non, c'est pareil, et en plus ça pue.

— Paris pue de plus en plus.

— Je sais pas mais ce soir ça pue. »

Vers 22 heures, monsieur Tabar coupe la télé. Il fait enfin nuit, mais la chaleur ne faiblit pas. Je bois abondamment car à partir de minuit je dois observer une diète complète. J'ajoute un Lexomil aux somnifères de l'hôpital et je plonge.



Vendredi 8 août, 7 heures

Le brancardier vient me chercher au petit matin pour me descendre au bloc. Grand Antillais costaud, métis dans la force de l'âge aux lèvres épaisses et aux yeux verts, les cheveux frisés très noirs avec quelques mèches jaunes, il porte un diamant rose à l'oreille gauche, deux ou trois bagues sur chacune de ses mains, à la fois épaisses et fines, diaboliquement masculines. Pendant que je fixe sa belle gueule, il se plaint en poussant mon lit à roulettes vers l'ascenseur.

« C'est le couloir de la mort ici.

— C'est pas très rassurant pour moi. »

Je réponds sur le ton de la plaisanterie mais je me sens mal. Ma nuit a été difficile, je me suis réveillé sans cesse, j'ai la bouche sèche et n'ai plus le droit de boire.

« Je ne dis pas cela pour vous, ça va bien se passer, c'est des bons au bloc. Non, c'est en bas, aux urgences, y'a plein de vieux qui sont mal, ils meurent de chaud, en fait. Les pompiers les amènent ici, mais les médecins ne peuvent rien faire, ils sont déjà morts, ou presque.

— Il y a vraiment beaucoup de monde ?

— C'est du jamais vu. Vous pouvez pas savoir, c'est affreux. »

Quelques minutes avant la piqure qui va me faire plonger plusieurs heures afin de livrer mon

abdomen au chirurgien et à son équipe, j'entends parler pour la première fois de cette épidémie qui tue les petits vieux.

Arrivé au bloc, il fait très froid, la clim doit être à fond, je frissonne et je lui tends la main, il la prend et la serre chaleureusement avant de m'abandonner aux anesthésistes. La docteure chargée de m'endormir est roumaine, ou iranienne, j'hésite.

« Il y a des problèmes à l'hôpital en ce moment ?

— Il y a toujours des problèmes à l'hôpital. Détendez-vous, c'est parti. »

Elle m'explique ce qu'elle injecte avec son lourd accent et je perds conscience. Le joli brancardier ne devait pas être le seul à s'angoisser, Tenon n'est pas unique.

Pourtant, ce vendredi 8 août, la presse (dont je remonte les archives plus tard) ne parle pas des hôpitaux. Avant le dimanche matin, pas une ligne, pas un mot sur ces vieux qui arrivent aux urgences pour y mourir de déshydratation et d'hyperthermie. Les journalistes dissèquent les « records de chaleur » de Toulouse, Caen, Dijon, Nevers et bien sûr Paris. Le syndicat des éleveurs réclame une déclaration de « calamité agricole », avec du fric à la clé. Selon lui, un million de poulets sont déjà morts, comme des dizaines de milliers de porcs, en Bretagne et dans les Pays de la Loire, les principales régions d'élevage industriel. « Les truies mettent bas des porcelets déjà morts. Ceux qui survivent succombent vite », précise un expert.

C'est le moment d'interroger le modèle agricole.

C'est ce que font au Larzac 150 000 personnes à l'invitation de José Bové et de la Confédération paysanne, venues fêter les trente ans de l'abandon du projet de camp militaire et élaborer un autre monde. Beaucoup de manifestants souffrent de coups de soleil, de migraines, font des malaises. « Les gens ne font pas assez attention au soleil », déplore une secouriste bénévole. Les altermondialistes sont les premières victimes de la canicule signalées par la presse ce week-end-là, mais personne ne meurt sur le causse.

Quand j'émerge de l'anesthésie, il est près de 17 heures. Je suis engourdi, mon ventre tire, mon corps a subi une transformation dont je ne mesure pas la portée. On m'a posé une perfusion, des drains. Je me trouve sur un brancard dans une pièce climatisée sans fenêtres qui a l'air d'une remise pour machines médicales en fin de course. À côté de moi, assis sur une table, deux personnes bavardent en espagnol, les jambes ballantes. Vêtus de blouses bleues, ces hommes chargés de me sortir du coaltar sont petits, trapus, ronds. Ils ont la peau mate, des joues rebondies, les yeux bridés, la bouche étroite. Ils ressemblent à des Péruviens, j'ai l'impression qu'ils portent des *chullos* tricotés, multicolores, rouges, jaunes, orange, verts, signe d'un retour à un monde joyeux. Ils me disent quelques mots, que je ne comprends pas. Ils reprennent leur bavardage en espagnol, poursuivant le balancement de leurs jambes dans le vide sous la table. Cela me rassure, je me rendors quelques instants. Ils me parlent à nouveau, claquent des doigts.



« Ça va monsieur, vous nous entendez, vous entendez nos doigts ? »

— Oui, je me sens bizarre. »

Ils claquent encore des doigts.

« Il ne faut plus dormir maintenant, vous allez remonter dans votre chambre. »

Les sons se précisent, les bips d'un moniteur, le ronronnement de machines. Pour fixer mon attention, je regarde leurs jambes continuant d'aller et venir sous la table. Puis ils font rouler le brancard pour quitter le réduit et me conduire vers l'étape suivante, la salle de réveil, et je m'assoupis à nouveau.

Quand j'ouvre les yeux, ma mère et Philippe sont à mes côtés, tiennent mes mains. Je trouve maman magnifique, rajeunie, avec la peau fraîche et une mise en plis impeccable de ses cheveux noirs. Elle porte de grosses boucles d'oreilles rouges, des perles géantes brillantes, je les adore, et un chemisier de satin crème à la Katharine Hepburn, au large col remonté sur son cou. Philippe est très beau lui aussi, sa tête est plus petite que celle de maman, il a l'air d'un enfant arabe, la peau mate, les yeux noirs, les lèvres épaisses, le cheveu ras. Maman et Philippe me sourient, j'ai une chance folle d'avoir ces deux personnes.

« Tout va bien, mon chéri, on nous a dit que l'opération est réussie. »

Je ne sais pas si c'est vrai mais je les trouve charmants.

La salle de réveil est une vaste pièce climatisée, avec de nombreux lits, une vingtaine au moins, et

des équipements de réanimation. Nous sommes seuls, avec une infirmière qui vérifie ma tension, mon rythme cardiaque, d'autres choses encore.

Je serai la dernière personne opérée ce vendredi 8 août à Tenon, les opérations de la semaine suivante sont annulées, l'hôpital s'organise pour mettre l'ensemble de ses ressources au service des victimes de la canicule. À l'heure où je sors du bloc, dans un communiqué transmis à l'AFP et dont la presse amorphe ne fera état que le lundi suivant, l'Assistance publique annonce qu'elle va « adapter » son dispositif d'accueil. « Les hospitalisations programmées non urgentes seront reportées ou annulées et les retours à domicile des patients hospitalisés seront favorisés dans la mesure du possible. De plus, des lits de réanimation dédiés à la prise en charge des personnes âgées souffrant d'hyperthermie seront ouverts. »

Le terrain fait remonter les infos à sa direction centrale. Pourtant, cela n'alerte ni les médias ni le gouvernement. Tout le monde est en vacances.

Les drains qui perforent le bas-ventre, le tuyau enfoncé dans l'urètre et la perfusion dans une veine du bras droit commencent à me gêner. Je ne vois pas mon ventre, entièrement bandé, mais la douleur monte. Avec maman et Philippe, nous restons sans dire grand-chose un long moment, ils m'entourent de tendresse. Puis l'infirmière me parle.

« Ça va, il est temps de rejoindre votre chambre. Un brancardier vient vous chercher. »

Dès que nous franchissons la porte de la salle de réveil, la chaleur nous saisit. L'air opaque, brûlant, sec, m'assèche aussitôt. Il fait encore 36 °C.

Arrivé dans ma chambre avec maman et Philippe, monsieur Tabar a couvert son corps du drap, à moins qu'il ait été mis en garde par une infirmière. Il sort de son indifférence.

« Ça va ?

— Je ne sais pas.

— Il fait de plus en plus chaud.

— Au bloc, c'était frais. »

Philippe lui demande de baisser la télé. Maman et Philippe restent un peu et puis partent manger un morceau dans le coin. Une infirmière arrive en poussant un chariot avec une grosse machine qui a l'air assez rudimentaire.

« Votre pompe à morphine, comme ça vous n'aurez pas mal. »

Samedi 9 et dimanche 10 août

Avant de brancher la pompe à morphine, l'infirmière pose un cathéter. Après les deux drains, la perfusion et la sonde urinaire, voilà un cinquième tuyautage pour mon corps. Sans être devenu adepte, j'ai adoré plus jeune goûter l'opium et l'héroïne, les émotions mentales, les connexions rêveuses et les sensations liquides que les dérivés du pavot provoquent. On ne sent plus son corps, effectivement, et la morphine est ce qu'il y a de mieux contre la douleur. Avec la pompe, il suffit d'appuyer sur un bouton pour se l'autoadministrer. Il y a des niveaux à ne pas dépasser, un rythme à plus ou moins respecter. L'infirmière m'explique tout cela, mais en gros, je fais comme je veux. C'est *open bar*, clic-clac, clic-clac, clic-clac. Je flotte rapidement dans une bulle brumeuse, je n'ai plus mal, je suis apaisé, la chaleur ne m'incommodé plus.

Je ne fais que somnoler pendant deux nuits et deux jours. J'ai peu de visites, je n'ai pas pris mon portable avec moi. Je demande à ma mère, en pleine forme à 78 ans, de quitter Paris, d'aller à la campagne. Volets fermés, la maison qu'elle possède en lisière de la forêt de Montargis sera plus fraîche que son appartement parisien mal ventilé. Elle propose de m'y accueillir quand je sortirai de l'hôpital. Avec Philippe, qui vient deux fois par jour me regarder

planer – pas besoin de fumer dans la cour –, nous trouvons que c'est une bonne idée. Notre appartement de Belleville sous les toits étant une fournaise, il s'est réfugié chez des amis tout près de Tenon, en haut de la rue de la Chine, au rez-de-chaussée relativement frais d'un immeuble des années 1930.

Mademoiselle Lili vient aussi tous les jours voir monsieur Tabar, ses visites sont brèves, sans aucune affection apparente. Le dimanche, monsieur Tabar reçoit également sa fille d'une quarantaine d'années, qui lui apporte un peu de courrier. Ils chuchotent, j'ai l'impression qu'elle n'aime pas beaucoup la « copine » de son père.

La morphine ravive des rêves récurrents, des steppes de Mongolie à la côte sauvage de l'île d'Yeu, des trottoirs de New York aux plages de Bretagne. Prince mongol des temps antiques, aux yeux verts perçants et à l'ample chevelure châtain, vêtu d'une tunique de soie orangée tissée d'or et d'un pantalon ample en coton rouge à même la peau, le tissu caresse mon sexe. Je porte un casqué biseauté d'argent incrusté de diamants et des bottes de cuir fauve ouvragé montant jusqu'à mi-cuisse. Je traverse sur un cheval ivoire paré de cuir blanc clouté d'argent des vallées fleuries et verdoyantes en brandissant mon immense sabre contre des ennemis que je ne vois jamais mais que je terrasse toujours. Marcheur urbain écrasé mais aussi excité par les gratte-ciel, façon *Macadam Cowboy*, en tee-shirt col V blanc, bottes de daim à franges cette fois, jean moulant, pas

de slip, la queue vibrante et humide, je croise sans les voir des gens qui me trouvent beau et sexy. Nu sur un rocher dominant l'anse des Soux à l'île d'Yeu, à la Sophocle face à ses chèvres, portant seulement des bottes de caoutchouc noires, je sonde la course du vent pour disperser mes cendres dans le bon sens, et puis je nage, toujours nu. Mes parties se balancent dans l'eau, les bottes sont devenues palmes, je trace entre les casiers à homards et les bancs de poissons, entouré de cormorans violets dans une mer lisse, d'un bleu éclatant. Sur la plage, des gens m'appellent. J'ai la force de nager sans jamais m'essouffler. Comme le prince d'Asie centrale et le cow-boy urbain, le nageur de l'océan est infatigable.

La morphine m'éloigne de l'hôpital. Quand j'ai l'impression d'avoir chaud, que mon ventre me fait mal, je presse sur la pompe et repars en Mongolie, à New York et ailleurs. Je ne mange rien, des bouillons, je n'ai guère la force de parler. Les infirmières et les aides-soignantes sont toutes adorables, j'ai l'impression que monsieur Tabar et moi on est des poules de luxe dans une bulle à l'abri de la malfaisance et de la méchanceté. Je rêve même de lui et de mademoiselle Lili. Dans un tripot de Shanghai, obscurci par de lourdes tentures pourpres et les épaisses fumées d'opium, mademoiselle Lili suce son énorme engin devant moi, pendant qu'un adolescent chinois nu au corps mat, lisse et luisant, à l'odeur acidulée, glisse sa langue dans mes fesses. Il ne peut pas me sucer à cause de la sonde. Je ne bande pas. Monsieur Tabar ne bande pas non plus, malgré les efforts de

mademoiselle Lili. Finalement, elle suce l'adolescent pendant qu'il continue de me bouffer le cul. C'est charmant tant les bites de son amant et du garçon sont contrastées, l'une grosse et flasque ; l'autre, toute petite, tendue à l'extrême et frémissante de plaisir.

Pendant deux jours, je double systématiquement les doses de morphine, passant de 200 à 400 sur l'échelle de la pompe. Ça passe.

Des dizaines de garçons arabes, asiatiques, mexicains traversent avec moi des plaines sauvages de brindilles soyeuses, nagent nus dans les océans lumineux, sautent de ponts moyenâgeux dans des rivières vives, s'embrassent et s'enculent avec joie sur des tapis de fleurs des champs ou sur des rochers mousseux dans la jungle. Mes rêves sont sexuels et tendres, d'amour et d'eau fraîche, emplis de narcisses jaunes, d'iris bleus, de pivoines roses et de roses fuchsia. Rien à voir avec les misérables bacs desséchés de la cour de Tenon.

Les infirmières voient bien que je divague, les recharges de la pompe filent vite. Petit à petit, elles vont m'administrer d'autres médicaments contre la douleur. Mais je ferme les yeux pour ne plus me voir en patient entravé dans un hôpital parisien où les gens crèvent de chaud, au sens propre.

« Vous buvez bien de l'eau ? demandent toute la journée infirmières et aides-soignantes. Il faut boire beaucoup, il fait chaud.

— Mais quand même couvrez-vous monsieur Tabar ! C'est un lieu public l'hôpital, vous ferez ce que vous voudrez chez vous mais pas ici. Et

monsieur Stern, mollo sur la pompe. Modérez les coups de pouce sur le bouton.

— Mais je me sens bien mieux avec la morphine.

— D'accord, mais on voudrait pas vous rendre accro. Demain terminé! »





Dimanche 10 août, 20 heures

Monsieur Tabar monte le son de la télé pour le journal. De TF1. C'est un geste de politesse, il sait que je travaille dans les médias. On le regarde sur sa télé, que je vois de façon oblique, en penchant ma tête sur la droite. La canicule est enfin le sujet du jour du 20 heures, mais «heureusement» précise le présentateur, «les Français sont à la plage». Pas moi en tout cas. Je viens de manger un bouillon tiède et une compote fade en appréhendant le moment où il me faudra aller à la selle, comme on dit ici, avec tout mon appareillage. Ce JT est une parenthèse, je suis presque heureux de mes efforts de concentration pour m'insuffler du réel.

D'abord, un météorologue explique que l'anti-cyclone des Açores fait du surplace, laissant l'air du Sahara chauffer à blanc le sud de l'Europe. La mine préoccupée, il annonce que les records de température vont se maintenir jusqu'au 12 août, avec des pics jusqu'à 39 °C en région parisienne, dans le Centre, en Rhône-Alpes, en Alsace, dans le Sud-Est, un peu partout sauf sur les côtes bretonnes et normandes. Ensuite, un journaliste parle longuement des centrales nucléaires. EDF craint des problèmes, les pannes de courant menacent, des câbles pourraient flancher. Et surtout l'augmentation de la

température de l'eau des fleuves, la Loire, le Rhône, la Seine, qui sert à refroidir ces centrales, inquiète les ingénieurs. Depuis plusieurs jours, celles de Bugey, Tricastin et Golfech rejettent des eaux trop chaudes dans le Rhône et la Garonne, mettant à mal l'écosystème de fleuves déjà réchauffés. C'est con le nucléaire, sans eau froide, cela ne marche plus. La ministre de l'Industrie, la bien-nommée Mme Fontaine, estime que la situation est « sérieuse », annonce des réunions au sommet dès le lendemain avec EDF. Mme Fontaine, tailleur strict et chignon impeccable, semble assez autoritaire et très sûre d'elle-même. En attendant, les trois centrales bénéficient de régimes dérogatoires pour rejeter leurs eaux à 25 °C et plus en ce moment. C'est une première, Mme Fontaine annonce que le gouvernement s'assoit sur des normes environnementales.

Le sujet me laisse furieux. Je revois Marie poser des autocollants *Atomkraft? Nein Danke* qu'elle ramenait d'Allemagne sur la machine à laver et le chauffe-eau de notre appartement communautaire, à la fin des années 1970. Nucléaire, non merci.

Le JT se poursuit avec un reportage aux urgences de l'hôpital Saint-Antoine. Il y a du monde, des soignants s'affairent autour de brancards, la caméra s'attarde sur des visages de petites vieilles qui ont l'air de ne plus être là, de ne plus rien entendre. Puis elle suit un jeune type en blouse bleue, très déterminé, plein de colère mais au regard doux. Le docteur Pelloux, alors inconnu du grand public, a les traits ronds et la tempe légèrement grisonnante, une bouche fine.

Il parle trop vite, j'ai du mal à le suivre. Il dit qu'une cinquantaine de malades sont déjà morts à cause de la chaleur en région parisienne.

« Ils n'auraient pas dû mourir », ajoute-t-il.

Sa phrase me bouleverse. Que se passe-t-il? Depuis mon opération, malgré les râles de monsieur Tabar, j'avais occulté la canicule. Il a raison le docteur Pelloux, je vais mourir de chaud avec monsieur Tabar.

Ils n'auraient pas dû mourir.

Je sais que des gens meurent autour de moi à l'hôpital Tenon, le brancardier me l'a dit. Mais je ne sais pas où ils sont, je n'ai pas la force de bouger de mon lit, de quitter la chambre.

Je le découvre plus tard, Patrick Pelloux avait déjà poussé son coup de gueule le matin même dans *Le Parisien*, donnant à TF1 l'idée de l'interviewer. « Les autorités sanitaires, Direction générale de la santé en tête, ne prennent pas la mesure de la gravité de ce qui se passe. Aucun recensement statistique, aucun mot d'ordre général, rien. Pourtant des vieux meurent de chaud », disait-il au journal.

Avec sa cinquantaine de morts, le bon et beau docteur Pelloux est loin du compte. Entre le 4 et le 9 août, la canicule a déjà tué en France plus de 6 000 personnes, pour la plupart âgées. La ministre Fontaine, avec son air de notaire des Yvelines, semble l'ignorer. Le nucléaire c'est sérieux, les personnes âgées qui crèvent d'hyperthermie, c'est comme ça. Elles n'avaient qu'à pas être vieilles, habiter des logements petits et mal isolés, être seules

au monde, et elles auraient dû boire de l'eau, toujours plus d'eau.

Monsieur Tabar a l'air bouleversé.

« Vous avez vu? C'est vraiment grave! Les gens meurent de chaud. Ici, en bas, ça doit être comme à Saint-Antoine, pas terrible!

— Super flippant. »

C'est presque sa plus longue phrase depuis mon arrivée, il y a quatre jours. Mais je n'ai pas envie de discuter avec lui. Je pense au docteur Pelloux, et j'appuie à fond sur la pompe pour tenter d'expédier ce séduisant héros dans mes rêves.

Lundi 11 août, 20 heures

C'est lundi, une semaine commence, je déprime à l'idée de la passer à l'hôpital. Dès l'aube, il fait très chaud, toujours pas un souffle d'air. Le service est silencieux, l'infirmière du matin explique qu'il ne reste plus que nous, monsieur Tabar et moi, les autres sont tous partis, l'hôpital ne prend plus de patients.

« Pourquoi ? »

— Restez tranquille, ne vous inquiétez pas, j'enlève la pompe à morphine, comme prévu.

— Je ne peux pas la garder un jour de plus ? Mon ventre me tire encore...

— Rien à faire, c'est le protocole, monsieur Stern, et puis il faut sortir de votre léthargie. »

Elle me donne des cachets de codéine, que je complète avec un Lexomil personnel. Quelques minutes plus tard arrive l'assistante sociale.

« Monsieur Tabar vous allez sortir ce matin, on vous a trouvé une place, vous allez mieux, aucune raison de rester.

— Ah bon, c'est où ? »

— En Essonne, il y a un parc avec de la verdure, vous aurez de la fraîcheur.

— Ah bon, et il faudra payer ? »

— Juste les petits extras, vous êtes pris en charge, c'est arrangé pour votre Sécu. »

Moi j'ai plutôt l'impression qu'il va mourir. La chaleur monte, monsieur Tabar semble avoir basculé. Crever de chaud, crever du bide ravagé, quelle importance ? À peine habillé, il part en fin de matinée sur un brancard, marmonne un au revoir sans me regarder.

Il est environ midi et je suis désormais tout seul. Je tiens à peine debout et je suis incapable de me lever, Philippe vient me voir, puis ma sœur Marie. Elle a accompagné aux urgences de Tenon notre jeune nièce Caroline qui s'est blessée au bras.

« C'est l'horreur en bas, tu peux pas savoir le monde qu'il y a. Plein de gens ont l'air très mal. On a attendu des heures. »

Je m'inquiète pour Caroline, elle a une vingtaine d'années et je ne comprends pas bien comment elle s'est blessée. Caroline vient me voir un peu plus tard, elle est pâle, l'avant-bras pansé.

« C'est l'horreur aux urgences, il y a des gens partout, des vieux, ils sont mal en point, je ne sais pas ce qu'ils ont... »

— Mais tu as été bien soignée ?

— Je crois, cela a été très long mais tu sais ce n'est pas grave, juste un bandage. »

Je n'imprime pas grand-chose, Caroline parle doucement, elle n'a pas trop envie de s'attarder dans cette ambiance mortifère. L'arrêt de la morphine me laisse cotonneux et j'ai de plus en plus mal. En fin de journée, l'infirmière qui refait mon pansement du bide semble préoccupée.

« Votre cicatrice n'est pas bien belle, monsieur Stern. Mais on va s'occuper de vous. Vous êtes notre dernier malade, enfin si on peut dire.

— Mais je ne suis quand même pas seul à l'hôpital?

— Non bien sûr, mais il n'y a plus que vous dans le service. Ne vous inquiétez pas, et buvez de l'eau, beaucoup d'eau. »

Elle vérifie que le pichet de plastique sur la table roulante est plein, remplit le verre, me demande de boire devant elle. Un peu plus tard, le docteur Z. passe en compagnie de l'interne polonais. Il est particulièrement débraillé, avec l'air épuisé d'un ado revenant du sport.

« La cicatrice s'est malheureusement infectée. Rien de grave, et cela ne remet pas en cause la cicatrisation interne. Vous allez avoir d'autres médicaments, et des piqûres d'antibiotiques pendant quelques semaines. »

C'est bientôt l'heure du journal de TF1, je suis content de retrouver ce rite même sans monsieur Tabar. Je le regarde sur sa télé, je n'ai pas pris l'abonnement, et personne n'a songé à suspendre le sien. « Malheureusement pour tous celles et ceux, nombreux, qui souffrent de la chaleur, la canicule devrait persister », annonce Thomas Hugues, le présentateur. « Il fait 38 °C à 20 heures sur la capitale », précise-t-il. C'est un jeune quadra, allure Sciences-po, le regard clair et précis, le phrasé net. Il ne sourit pas. Les victimes directes de la canicule montent enfin à la



une de la Une. À Orléans, face à une ruée jamais vue aux urgences, l'hôpital appelle l'armée à la rescousse. L'hôpital Saint-André de Bordeaux annonce une vingtaine de morts dans le week-end. Cinq morts également dans une maison de retraite de Grigny. Une autre victime à Nancy, et même un homme de 42 ans tombé raide mort après une randonnée à vélo dans la Haute-Loire. Mais à Orléans, à Bordeaux, à Grigny, ce sont surtout des personnes de plus de 80 ans qui ont péri. La France apprend, entre un verre de rosé, une salade fraîcheur et une pêche Melba, que ses vieux se meurent, des vieux trop vieux, avec des insuffisances cardiaques ou respiratoires, qui n'ont plus toute leur tête et ne sont pas capables de se souvenir qu'il faut boire de l'eau quand le temps est caniculaire.

Une infirmière de Belleville faisait mes piqûres quelques semaines plus tard. J'aimais bien cette femme costaude au regard bienveillant et à l'accent du Sud-Ouest estompé après des années à Paris.

« Le matin je passais voir mes patients, je leur disais de bien boire, je posais un verre sur le guéridon, une carafe en vue sur la table de la cuisine.

— Et alors, ils vous écoutaient ?

— Pensez-vous ! Je revenais le soir et j'en ai trouvé certains morts, dans le fauteuil du salon, sur leur lit. Le verre n'avait pas bougé, le niveau de la carafe non plus.

— C'est affreux, qu'est-ce que vous pouviez faire ?

— Je n'avais plus qu'à téléphoner aux pompiers, qui parfois ne venaient que quelques jours plus tard,

ils trouvaient les petits vieux décomposés face à leur carafe pleine.

— On ne pouvait pas les hospitaliser ?

— Il aurait fallu des proches pour s'occuper d'eux, souvent je suis leur seule visite, surtout l'été. J'avais beau leur dire de boire beaucoup, rien à faire », s'exaspérait l'infirmière.

Interrogé dans un couloir d'hôpital par un journaliste de TF 1, le docteur Pierre Carli, patron du Samu de Paris, parle d'épidémie. Il n'est pas bouleversé, c'est un technocrate sérieux, responsable.

« Il n'y a pas de précédent connu. On a 500 hospitalisations rien qu'à Paris pour cause d'hyperthermie, on est sur une pente ascendante, je crains davantage de victimes si la température ne baisse pas. »

Thomas Hugues, enfin sa rédaction en chef, a ensuite décroché du lourd, le ministre de la Santé, le professeur Mattei. En direct de sa résidence secondaire du Var, devant une haie verdoyante, en polo noir style Ralph Lauren, la mine détendue, il répond au journaliste qui l'interroge en duplex. Au bas de l'écran, l'incrustation « Paris » s'affiche quand le journaliste parle et « Var » quand c'est le ministre. Derrière lui, on entend d'ailleurs l'air vif des Maures, parfois les rafales de vent brouillent sa voix. Les techniciens ont dû mettre une mauvaise chaussette sur le micro. Je donnerais cher pour ce courant d'air.

Mon instinct de journaliste sent le truc improvisé. Le ministre de la Santé n'a pas jugé utile de rentrer à Paris, TF 1 a dépêché une équipe en veille dans le

coin, plus habituée à chasser les *people* à Saint-Trop'. Mais un ministre de la République ne se filme pas comme Brad Pitt ou Pamela Anderson. Le journaliste de la chaîne sur place avait d'ailleurs dit au ministre que ce n'était pas la peine de mettre un costume et une cravate, cela ne ferait pas vacances\*.

« Tout est sous contrôle. Il s'agit malheureusement de cas ponctuels, à part quelques hôpitaux parisiens, il n'y a pas d'engorgement massif aux urgences.

— Mais il y a beaucoup de morts, selon les premiers bilans, on parle de 50 morts rien qu'à Paris, de 300 morts ailleurs.

— Il est trop tôt pour le dire, je ne peux pas confirmer les chiffres avancés. »

De toutes les façons, pense le ministre, si par hasard ces gens-là sont vraiment morts, il fallait s'y attendre, pas une surprise, bonne ou mauvaise.

« Il y a une intrication des phénomènes, poursuit le ministre. Ce sont souvent des malades qui ont une maladie chronique, ce sont des gens qui sont fragilisés, en fin de vie, et la part des choses est difficile à faire. Il faut boire régulièrement », conclut-il, comme si on ne le savait pas.

Bons pour crever. Il me dégoûte cette ordure, Monsieur Tabar a sûrement la gerbe comme moi, dans sa nouvelle piaule. Moi aussi je suis un malade chronique, affaibli par l'opération, mes défenses immunitaires ont dû en prendre un coup avec l'infection

---

\* CHAPUIS Jérôme et GOOSZ Yaël, *Les Étés meurtriers*, Plon, 2011.

de la cicatrice. Ce professeur Mattei, ministre de la Santé, ne verrait pas d'inconvénient à ce que je meure, comme tous les fragiles. Il reste calme, gouverne depuis sa villa-piscine, sirote un Perrier rondelle en téléphonant à sa directrice adjointe de cabinet de permanence au ministère, Anne Bolot-Gittler, polytechnicienne et énarque. Pas un petit cul-terreux d'urgentiste de Saint-Antoine comme le docteur Pelloux.

Ce lundi 11 août, la canicule a déjà tué plus de 8 000 personnes. À 19 h 36, quelques minutes avant que Mattei ne parade sur TF 1 en escamotant la réalité de la crise sanitaire, Yves Coquin, chef de service de permanence à la Direction générale de la Santé avait alerté par email la directrice adjointe de cabinet de Mattei, en détaillant l'incroyable afflux de cadavres dans des chambres funéraires « saturées ».

« Je suis écœuré », dira Yves Coquin au *Parisien* quand, plus tard, toutes les enquêtes journalistiques, parlementaires et administratives mettront en cause l'incurie du cabinet du ministre.

Fuck.



Nuit du 11 au 12 août

Le ministre me laisse tétanisé. Ma première nuit solitaire va être difficile. Je sonne l'infirmière pour obtenir un calmant. Elle arrive presque aussitôt. Je ne l'ai jamais vue. Qu'elle est belle ! Une femme trentenaire, grande, l'allure solide d'une judoka, les yeux verts, des cheveux châtain clair coiffés en bol.

« J'allais venir monsieur Stern, je suis votre infirmière de nuit cette semaine, je m'appelle Barbara. Ça va ce soir ?

— Ben non, je viens de voir la télé, j'ai l'impression qu'il se passe un truc grave.

— Oui c'est sûr, mais n'y pensez pas, vous allez bientôt être sur pied.

— Je ne crois pas, j'ai du mal à me lever, je tiens à peine debout, la cicatrice me fait de plus en plus mal, et j'ai chaud, trop chaud.

— On a tous chaud vous savez, je vais changer votre pansement, vous faire votre petite piqûre. Et il faut bien vous hydrater, vous rafraîchir. »

Elle est belle Barbara, et quel prénom ! La classe !

Elle semble sûre d'elle, efficace, professionnelle. Je lui réclame des antidouleurs, des somnifères.

« Vous n'êtes là que pour moi, je suis le dernier patient du service ?

— Oh que non M. Stern, je vais avoir à m'occuper. »

Elle ne dit rien de plus, passe doucement une serviette humide et fraîche sur mon visage et sur mes bras, comme Philippe l'avait fait quelques heures plus tôt. Puis Barbara désinfecte ma cicatrice, il y a du pus jaunâtre, mon ventre est très moche, déchiré et gonflé, le nombril à l'envers, une sale boule de graisse. Rosâtre. Elle refait le pansement, pique, vérifie les drains, la perfusion et la sonde, donne de la codéine et un calmant. Elle dit qu'elle reviendra dans deux heures, mais que si ça ne va pas, je n'ai qu'à l'appeler.

Dès qu'elle a le dos tourné, j'avale un Lexomil entier.

Il fait presque nuit, la lune est levée. Pleine, basse, énorme, rousse, la poussière rouge du Sahara portée par des nuages brûlants charge l'air de lucioles orangées, il n'y a pas de vent ce soir. Les toits de l'hôpital absorbent la lumière et se teintent d'une couleur flamme, leur couverture a l'air de brûler.

La nausée monte, l'arrêt de la morphine me donne mal au cœur. Avec le bouleversement de mes entrailles et cette diète prolongée, j'ai l'impression de fondre à vue d'œil, plus de joues, plus de cuisses, plus de fesses, la maigreur me vieillit. La lune, la chaleur, l'inquiétude me tiennent éveillé.

Apeuré et en rage.

Le ministre doit dormir sur ses deux oreilles, lui, bercé par les sifflements du mistral et le roucoulement des cigales. J'aimerais entendre les murmures parfumés de la nature provençale, plutôt que subir ce lourd silence. Je sonne Barbara, pour lui

demander de laisser la porte de la chambre ouverte, ainsi que celle d'en face, pour faire un peu courant d'air. L'étage est aussi silencieux que la ville, le large couloir du service est plongé dans la pénombre de quelques veilleuses.

Je n'entends pas Barbara. Elle doit être dans la pièce à vivre du personnel soignant, au milieu du couloir. La lune est montée, énorme et rougie. Je pense à de merveilleuses nuits de pleine lune, dans un avion au-dessus de l'Atlantique, blotti contre un garçon québécois à la chevelure d'ange, dans un parc de Barcelone à faire l'amour avec un Catalan, minuscule et incroyablement tendre, avec Gilles qui me suce dans un train de nuit pour les Landes en tripotant mon cul, avec Philippe allongé sur une banquette défoncée que je caresse sur la terrasse d'une maison sublime et pourrie perchée en haut d'un village de Balagne. Les doux souvenirs ne m'apaisent pas. Mes sensations sont plates, les visages évanouis.

Et puis petit à petit des bruits montent du couloir, des grincements de métal que je prends pour des chaînes entravant les humains, des portes qui battent, parfois des voix étouffées. Des gens râlent, soupirent, leurs plaintes me tétanisent dans mon lit. Je n'ose pas appeler Barbara, elle doit être occupée.

Je finis par fermer les yeux au petit matin, la peur au ventre.





Mardi 12 août, 11 heures

J'ai toujours trop chaud au réveil.

« Va falloir s'hydrater aujourd'hui monsieur Stern, m'ordonne l'aide-soignante qui change les draps trempés de sueur. La canicule va durer, au moins jusqu'à demain ils disent.

— Je n'en peux plus, je dors à peine.

— Moi non plus vous savez, heureusement mon mari est en congés et me conduit le matin en voiture, je n'ai pas à subir la fournaise dans le RER.

— Il y a d'autres malades dans le service?

— Il y a eu du passage cette nuit, mais les gens sont partis. »

Elle ne dit rien de plus. L'interne qui la suit, que je ne connais pas encore, annonce qu'on va m'enlever la sonde urinaire et la perfusion ce matin, mais je garde les drains, qui continuent à se remplir d'un liquide couleur merde constellée de filaments sanguins. On va aussi me donner plus à manger, des choses enfin solides. Mais rien ne me fait envie, à part l'eau, le thé, les fruits. Une infirmière retire la sonde d'un geste rapide, je n'ai pas mal. Je passe un caleçon sous ma blouse légère, j'ai si chaud que même le coton colle.

Je reçois ensuite la visite de Dominique Meyniel, le patron des urgences de Tenon. C'est un camarade d'études de mon ex-belle-sœur Hélène, il a fait du

bateau avec mon frère Jacques\*. On a dû se croiser plus jeunes à l'île d'Yeu, mais je ne le reconnais pas. Il a une cinquantaine d'années, les cheveux blonds, le visage lisse et les yeux malins. Lui aussi ressemble à un ado, ces médecins ne savent pas grandir. Il a d'emblée une familiarité courtoise. Son charme me donne envie de discuter, malgré la fatigue. Il s'installe dans le fauteuil gris-bleu, entre la fenêtre et le lit, sort une pipe de marin de BD, noire et trapue, au foyer profond.

« Cela ne te dérange pas si je fume ?

— Non bien sûr, je n'ai pas envie en ce moment mais je suis fumeur. »

Voilà le docteur Meyniel prenant des nouvelles de mon ventre avec une extrême délicatesse dans un nuage de fumée amère. Mon récit est bref, à mon tour de poser des questions, je me sens à nouveau journaliste, presque lucide.

« Que se passe-t-il à Tenon ? Il y a eu des allées et venues toute la nuit dans le service.

— Tu as entendu ?

— Impossible de dormir tellement j'étais angoissé. Et le ministre, hier soir, qui dit tout va très bien madame la marquise.

— C'est du jamais vu une canicule aussi longue, on est submergés, on est face à un flot permanent de gens en hyperthermie. Tu sais c'est un quartier populaire ici. Il y a pas mal de personnes âgées modestes qui vivent seules dans le coin, elles ne se rendent pas compte qu'il fait trop chaud, elles n'ont personne

---

\* MEYNIEL Dominique, *Le Couloir des urgences*, Le Livre de Poche, 2005.

pour s'occuper d'elles, il n'y a que les pompiers et nous. Autant te dire que c'est déjà trop tard quand elles sont transportées ici.

— Qu'est-ce qu'on peut faire contre l'hyperthermie ?

— Cela ne se soigne pas, on meurt plus ou moins rapidement, et c'est mieux, car quand le corps dépasse les 42 °C, les lésions du cerveau deviennent en général définitives. Pour la plupart des gens qui entrent aux urgences de Tenon, le pronostic vital est en jeu. Les possibilités d'adaptation des organismes des vieillards sont limitées, la canicule les épuise.

— En gros quand ils arrivent aux urgences c'est déjà foutu pour eux ?

— C'est foutu oui, c'est bien résumé. On les accompagne, c'est surtout des vieilles femmes, elles meurent sans s'en rendre compte, le plus souvent sans reprendre connaissance.

— Il n'y a pas des amis, des enfants avec elles ?

— Elles n'ont personne, on a souvent du mal à trouver quelqu'un à prévenir. Depuis que je fais ce métier, c'est le plus dur, informer d'un décès des gens plus ou moins indifférents. Ici, c'est un petit hôpital, on fait ce que l'on peut. La morgue est pleine depuis plusieurs jours, les pompes funèbres sont débordées, mais on ne peut pas enterrer les gens à la va-vite, sans même prévenir des familles qui n'existent plus ou se fichent de la mort d'un vieil oncle ou de la cousine de leur grand-mère. »

Je ne sais pas quoi dire. Dominique Meyniel tire sur sa pipe, sans perdre sa mine calme, le regard

bienveillant pointé sur mes yeux, avec la douceur d'un amant songeant aux préliminaires.

« Quand le secrétariat réussit enfin à joindre un proche d'une personne qui vient de décéder, parfois un très proche, fils, fille, petit-fils, petite-fille, on leur répond souvent de se débrouiller.

— C'est atroce.

— Ce n'est pas nouveau, aux urgences le pire ce n'est pas la mort, c'est la solitude qu'elle révèle. »

Ils sont tellement débordés par la vague mortelle qu'ils ne savent plus quoi faire des corps. Le docteur Meyniel a reçu ce matin un fax l'informant que l'Assistance publique et les pompes funèbres viennent de réquisitionner les chambres froides du pavillon des viandes de Rungis pour entreposer les morts. Les vieux à la place des carcasses de bœufs, les médias en parleront deux jours plus tard, après la torpeur généralisée.

Je suis horrifié, je ferme un peu les yeux. Il prend congé au bout d'un quart d'heure. Il va rentrer chez lui, dormir quelques heures, la nuit a été longue, toutes ses nuits sont longues en ce moment.

Je ne l'ai jamais revu. Il est mort quelques années plus tard, et une nouvelle aile de l'hôpital Tenon sur le boulevard Gambetta porte son nom.

Je m'endors un moment, le déjeuner arrive, puis les visites, surtout celle longue et aimante de Philippe. N'ayant plus que les drains, je me lève, change de caleçon et on descend dans la cour. Je marche appuyé sur mon porte-perf, sur lequel j'accroche

mes drains. À la chapelle, j'allume un cierge pour sainte Rita, je prie un instant et on va fumer un joint léger sur un banc à l'ombre. Philippe ne se plaint de rien, il a pourtant chaud lui aussi, ses journées sont cassées par les longues visites qu'il me rend. Je ne suis pas causant ni agréable. Quand je ferme les yeux avec lui, je n'arrive jamais à m'endormir vraiment, même quand il s'assoit à côté de moi gentiment, mouille mon visage d'un gant parfumé de Cologne, prend ma main et la caresse avec tendresse. Il parle de choses et d'autres, de proches qui demandent des nouvelles. Ma mère m'appelle, elle veut préparer ma chambre. Ma sortie est prévue vendredi. Il faut penser aux piqûres, aux pansements. Maman s'efforce de garder sa maison fraîche, même si la région est en surchauffe, comme tout le pays.

Dès que je ferme les yeux, les bruits de la nuit reviennent, les lits qui grincent, les râles d'agonie, les murmures des soignants. Je pense au docteur Meyniel, j'admire son flegme. Je vois ces médecins, brancardiers, infirmiers et infirmières, aides-soignantes, secrétaires rentrer chez eux, le soir ou le matin. Ils prennent leur douche et se couchent nus sur des draps frais, dans la pénombre de leurs chambres, pour tenter de dormir. Je les vois pleurer en silence, d'autres se prennent la tête dans les mains et hurlent. Une journée de plus, une nuit encore ; ils n'ont pas baissé les bras.

Leur courage transforme ma peur et ma rage en force.

J'ai hâte de revoir Barbara ce soir.

Dans la torpeur de fin de journée je pleure à nouveau. J'ai du chagrin pour ceux que je ne connais pas, qui meurent autour de moi, dans l'indifférence qui entoure leur disparition en masse à l'hôpital Tenon.

Nuit du 12 au 13 août

Au journal de TF 1, Thomas Hugues, ce soir plus pugnace, la mine sombre, insufflé de la gravité. Plus question de minorer les conséquences de la canicule pour la santé des personnes âgées. Les reportages présentent les services des urgences débordés dans différents hôpitaux, à Paris, à Bordeaux, à Nancy. Des médecins de terrain parlent de catastrophe sanitaire, d'hécatombe, de surmortalité jamais vue. Les politiques, de gauche, commencent à s'en prendre au pouvoir.

Le chef du PS François Hollande est filmé sur un trottoir de la rue de Solférino, en costume et cravate, ajustée à la hâte.

« Je dénonce l'impréparation du gouvernement, qui est passif et inerte. »

Mais il est contredit par l'ancien ministre de la Santé, théoriquement socialiste lui aussi, Bernard Kouchner.

« Le gouvernement ne fait pas la pluie et le beau temps, tout de même ! »

Le Premier ministre Jean-Pierre Raffarin fait savoir à la presse qu'il suit avec vigilance la situation dans les maisons de retraite et les hôpitaux, en liaison avec le ministre de la Santé. Mais Raffarin ne parle pas et n'est pas filmé du tout, il ne va pas refaire



la bourde de Mattei en bras de chemise et le teint hâlé sur la terrasse de son chalet alpin.

Les hôpitaux sont submergés, les morgues et les frigos débordent de cadavres de vieux livides, le cabinet du ministre de la Santé est au courant et le Premier ministre aussi. Un officier des sapeurs-pompiers de Paris, Jacques Kerdoncuff, affirmera aux députés en mars 2004 que dès le dimanche 10 août, la préfecture de Paris lui a ordonné de ne pas révéler à la presse qu'il y avait des décès.

Je n'ai pas encore vu Barbara ce soir. Je me tiens mieux debout en m'appuyant sur la perf et je pars à sa rencontre. La nuit tombe, le service est vide, je suis tout seul. Sur le pas de ma chambre à l'extrémité du couloir, je la vois arriver de l'autre côté, tout au bout. Elle est magnifique en civil, bottes de cuir clair, jupe camel, tee-shirt paille. Barbara tient en laisse un magnifique chien brun, haut sur pattes, genre bâtard de labrador et d'épagneul. Le chien a l'air joyeux, je m'approche d'elle, admire son compagnon que je caresse un peu.

« Allez vous coucher, monsieur Stern, je viens vous voir, le temps de mettre mon chien dans un coin. »

Barbara ne doit avoir personne pour le garder, ne veut pas le laisser dans son appartement brûlant toute la nuit, les chiens boivent instinctivement, mais sait-on jamais. Elle vient me voir quelques minutes plus tard, en uniforme, sans le chien, j'avais laissé la porte ouverte et la guettais. Elle vérifie si j'ai eu mes doses d'antidouleurs et de calmants, prend température,

tension, vérifie le pansement, tout semble aller bien. Elle me fait boire un verre d'eau et me souhaite bonne nuit. Je prends aussitôt un Lexomil, mais la lune toujours grosse jette sa lumière ocre sur Tenon et m'hypnotise. L'air chaud m'accable.

Il se passe une heure, peut-être deux ou trois je ne sais plus. Je m'endors et me réveille sans cesse, je ne sais plus si je dors ou si je suis éveillé. Des voix étouffées me parviennent du couloir, des grincements de brancards aussi, des portes battantes vont et viennent, dans la pénombre des veilleuses. Je ne tiens pas en place, je veux savoir ce qu'il se passe, j'ai enfin assez de force pour me lever. Les portes de plusieurs chambres sont ouvertes, cinq ou six, et dans chacune une personne, enveloppée dans une couverture de survie, dorée à l'intérieur et argentée à l'extérieur. Les lumières des chambres ne sont pas allumées, à l'exception des liseuses de tête de lit. Ces gens ont l'air de se reposer.

Barbara est dans l'une des chambres, debout à côté d'un lit. Elle passe un linge humide sur le visage rond d'une femme forte, une dame tunisienne ou marocaine. Ses cheveux sont d'un noir intense luisant de teinture mais elle semble très vieille, les traits gras creusés par les rides. Elle a les yeux fermés et respire doucement.

« Qu'est-ce qu'elle a ?

— Comme les autres, un coup de chaud, une hyperthermie. Elle est envoyée par les urgences, mais je ne peux pas faire grand-chose, juste l'accompagner.

— L'accompagner ?

— Pour le passage, vous savez bien. »

Je suis un peu bête et inutile, quasi nu sous ma tunique légère, la maigreur de mes jambes me fait peur, mes fesses ont perdu toute rondeur, elles se sont fripées, comme les joues de cette dame.

Je les laisse. D'une chambre à côté montent des sanglots étouffés. Je m'approche du lit scintillant, découvre une très vieille femme, au moins 85 ans. Elle me regarde et essaye de parler, mais elle ne parvient pas à former des mots. Elle a des yeux pâles, la peau jaune et ridée, des cheveux gris et blanc clair-semés. J'ai l'impression qu'elle est haute comme trois pommes.

« Bonsoir madame. »

Elle sourit faiblement, contente de voir quelqu'un. Je n'ai qu'à faire comme Barbara. Je vais chercher des linges jetables sur un chariot du couloir. Deux brancardiers arrivent avec une autre personne enveloppée de métal. Ils cherchent Barbara, lui demandent où ils l'installent, elle ouvre la porte d'une autre chambre, vide, allume la loupotte. Je les suis, ils font basculer la personne sur le lit, c'est un homme très âgé avec un visage en forme de poire et la peau toute fripée. Ses yeux paniqués vont de l'un à l'autre, mais il ne souffle mot.

« Faut en descendre ? demande un brancardier.

— Pas pour le moment, non. »

L'un des hommes a l'air interrogateur en me regardant, mais il ne dit rien. Ils s'en vont.

Je retourne voir la vieille dame, elle a dû être élégante, a le visage soigné des femmes qui utilisent des crèmes, se lissent les sourcils, traquent

les imperfections de l'âge. Elle me regarde intensément et râle un peu. Je vais au cabinet de toilette humidifier les carrés de papier-tissu, m'approche, mouille son front, puis ses joues et ses cheveux. Elle a l'air heureuse, me regarde avec tant d'humanité qu'elle me bouleverse et me donne envie de pleurer. Mais là non, je me sens enfin fort après ces journées d'abandon. Elle bouge un peu sa main droite, cherche à extraire son bras de son emballage brillant. Je l'aide, prends sa main, elle est chaude, elle serre la mienne, et essaye de communiquer sans y parvenir, juste un râle éraillé que je ne saisis pas.

Je ne sais même pas comment elle s'appelle. Mireille. Ce nom me traverse l'esprit, pourquoi pas. Je fais comme Barbara, parle doucement, raconte pourquoi je suis là, lui pose des questions comme où elle habite, son métier, si elle a des enfants, elle ne porte pas d'alliance, je lui demande si elle a été mariée. Je chuchote presque, elle serre ma main un peu plus fort, peut-être deux ou trois minutes, elle me fixe toujours, et puis ferme les yeux.

Nous restons comme cela un moment, je m'assoupis un instant. Elle respire plus vite et me réveille, halète, et puis plus rien. Mireille meurt en silence, mais pas seule.

Je vais voir Barbara, toujours au chevet de la grosse femme aux cheveux noirs.

« La dame dans la chambre à côté, elle était pas bien, elle est partie, je l'ai accompagnée. »

Je ne parle pas de mort, je respecte ce code pudique qui semble la règle ici.

« Mais vous ne vous êtes pas recouché, monsieur Stern ?

— Ah non. Comment dormir ? »

Je lui raconte ce que m'a dit le docteur Meyniel le matin. Elle sait tout cela. Dans la salle de garde, son chien grogne doucement, j'ai l'impression qu'il pleure.

« Au lit, monsieur Stern, il est presque 4 heures. »

Je prends la direction de ma chambre, au bout du couloir. Dans celle d'en face, j'entends un ronflement. Un homme est couché, lui aussi l'air très vieux. Il devait être grand, maigre, son corps n'est pas dessiné sous le tissu or et argent. Je m'approche du lit pour voir son visage. Il a des cheveux rares et gris soigneusement coiffés vers l'arrière, comme c'était la mode dans les années 1950. Il porte une petite moustache à la Brassens, grise et peu fournie, finement taillée. Monsieur Fernand, je l'appelle comme cela, est un homme qui ne se laisse pas aller. Il a toute sa tête pour se raser aussi soigneusement, il devait penser à boire, qu'est-ce qui a pu lui arriver ? Il respire avec difficulté et j'ai l'impression que ses bronches grincent. Ses yeux sont clos.

« Bonsoir monsieur. »

Il ne me répond pas. J'applique le petit protocole, le linge humide, sa main dans la mienne. Elle est tiède et molle, elle glisserait si je ne la serrais pas. Je me présente, raconte ce que je sais de la canicule, parle de notre minable ministre de la Santé. Ça me défoule, et s'il me comprend je suis sûr qu'il sera d'accord avec moi. Je m'endors à son chevet et le

jour me réveille, autour de six heures. Fernand dort, respire toujours avec un ronflement aigu. Je me lève pour dire au revoir à Barbara, mais ne la trouve pas. La chambre de la grosse dame est vide, celle de Mireille aussi.

Je les visualise dans les frigos de Rungis, sur d'immenses étagères métalliques hautes de dix mètres, comme chez Ikea, au milieu de centaines d'autres corps, enveloppées de linceuls blancs. Cela me terrifie. Je me couche, après avoir avalé deux Lexomil. Il fait déjà chaud, peut-être un peu moins. Le prévisionniste de TF1 avait annoncé une baisse des températures dès la nuit et le début de la fin de la canicule jeudi.

J'espère que Fernand va s'en sortir. Quel était son métier? Barman? Vendeur au BHV? Employé d'assurances? Steward chez Air France? Cela me plaît de l'imaginer en bel uniforme, pionnier de l'aviation servant sur des plateaux d'argent des toasts au foie gras et du Earl Grey à d'élégantes passagères en partance pour New York en Concorde. C'était un veinard, Fernand, je suis sûr qu'il a bien vécu.



Mercredi 13 août

Il est à peine huit heures, tension, température, médicaments du matin. J'ai dormi deux heures, mais je me sens mieux, il fait un peu moins chaud. Je demande à l'aide-soignante comment va le monsieur de la chambre en face. Il est stable, dit-elle sans effets, c'est désormais la vie de l'hôpital, cette foutue canicule.

Après le petit-déjeuner, je me rendors. Ma patronne de méchante humeur au téléphone me réveille, vers 10 heures. Elle sait par Philippe que je suis très mal mais elle s'en fiche, demande à peine de mes nouvelles, un client réclame la maquette de son journal, que je lui aurais promis pour le 15 août. C'est un pourri, le rédacteur en chef d'un hebdo financier, il finira ensuite à *La Tribune* en caviardant des papiers susceptibles de déplaire au proprio, Bernard Arnault de LVMH. Il ment, je n'ai rien promis de tel, mais la force me manque pour protester.

« R. va venir te voir dans l'après-midi à l'hôpital avec les prémaquettes, tu les corriges et tu appelles le client, débrouille-toi pour tirer les délais. »

Elle n'a pas un mot gentil, j'aurais dû lui dire de me foutre la paix, que des vieux étaient en train de crever autour de moi. Et puis je prends un cahier, note quelques trucs, pense-bêtes, titres de nouvelles



rubriques, indications d'infographie. R., jeune Malgache rondouillarde et souriante, arrive en début d'après-midi. C'est une fille adorable, elle est gênée de venir bosser au chevet d'un malade, et pire à l'hôpital. Mais elle n'en dit rien, pour ne pas rendre la situation encore plus embarrassante pour elle comme pour moi. Notre patronne nous rend faibles, mais n'anéantit pas les solidarités muettes. On corrige les maquettes, elle appelle le client, me le passe, de ma voix professionnelle je négocie un délai raisonnable. Le type ne saura jamais que je suis alors hospitalisé.

R. m'embrasse gentiment et file, je m'endors, Philippe a prévu d'arriver plus tard.

Quand je suis réveillé pour les soins du soir, je me lève pour aller voir Fernand dans la chambre d'en face. Il n'est plus là.

Nuit du mercredi 13 au jeudi 14 août

Je change de chaîne pour regarder France 2, toujours sur la télé de Monsieur Tabar. La présentatrice, Carole Gaessler, est une brune aux yeux verts, élégante, avec de discrètes boucles d'oreilles. Elle commence son journal sur la canicule et le pic de mortalité, avec des reportages aux pompes funèbres à Paris et en région. Le directeur des Pompes funèbres générales de Paris parle de 40 % de morts en plus, c'est le premier à avancer un bilan d'au moins 3 000 morts. L'homme vibre de colère. Il réclame de l'aide, des moyens, toujours plus de chambres froides. Le journaliste précise que les cimetières ouvriront le 15 août, que l'on demande aux familles de garder les corps à la maison. Mais la plupart des morts vivent seuls, dans des minuscules appartements HLM aux lisières des villes, des modestes maisons de bourgs désertiques, des fermes en déshérence.

La canicule a déjà tué 13 000 personnes.

Le ministre de la Santé est enfin de retour à Paris. Mattei visite en costume-cravate les urgences de la Pitié, avec son collègue aux Personnes âgées, Hubert Falco. D'où vient ce vieux beau à la cravate hâtivement nouée qui opine du chef quoi qu'on lui dise? Le professeur-ministre Mattei est pris à partie par une infirmière qui refuse de lui serrer la main.

« C'est une honte ce qui se passe dans les hôpitaux, nous n'avons même pas de glace pour rafraîchir les patients. »

Après Hollande, Julien Dray monte au créneau contre les manquements du gouvernement, mais il n'a pas de cravate, un palmier en arrière-plan montre que le gars est toujours en vacances dans le Sud. Raffarin est resté dans son chalet des Alpes, désormais filmé. Le Premier ministre porte une cravate pour bien montrer que le gouvernement fait face « avec dignité, sans esprit partisan », dit-il. Entouré de conseillers, il exhibe des fiches bristol avec les portables de ses ministres. Quant au ministre Mattei, il s'exaspère des journalistes qui le harcèlent sur le nombre de victimes. En réponse, il charge son administration. Le premier viré sera d'ailleurs, dès le lundi 18 août, son directeur général de la Santé, le docteur Lucien Abenhaïm, ce bureaucrate en chef n'a pas fait remonter les infos, mais c'est encore un mensonge, un de plus, de ce ministre incapable et lâche. Les rapports ultérieurs le démontreront sans appel.

Quand il répond à son tour aux questions d'un journaliste de France 2, le docteur Lucien Abenhaïm, en costume-cravate lui aussi, est pourtant bien sur la ligne Mattei-Kouchner.

« Les gens vivent plus vieux et sont plus fragiles, c'est comme ça, bla-bla-bla. »

Il n'y a que le patron des Pompes funèbres, l'infirmière de la Pitié et le docteur Pelloux, qui prend ensuite rapidement la parole sur France 2, pour exprimer leur rage contre cette prétendue fatalité.

Je ne rêve pas.

Mais France 2 se veut rassurante. La canicule est bientôt terminée, 35 °C maximum demain dans le Nord, à Paris et à Lille. L'élégante journaliste passe à un autre sujet. Sur le plateau du Larzac, décidemment en vogue cet été 2003, l'organisation du Teknival fait davantage polémique que le rassemblement des altermondialistes, et le ministre de l'Intérieur Nicolas Sarkozy réunit à Toulouse élus locaux, teufeurs et paysans du Larzac. Avec sa cravate soigneusement nouée, son ton mielleux et son sourire torve, Sarkozy semble dire à Raffarin, à Mattei, aux journalistes : « j'anticipe, je concerte, je décide, je ne subis pas ».

Quelques années plus tard, Sarkozy deviendra président. Il choisira le réaliste docteur Kouchner comme ministre, mais pas de la Santé, des Affaires étrangères. Le professeur Mattei finira porte-parole de l'Académie de médecine, ce qui est en soi une honte. Je l'aurais radié pour manquement au serment d'Hippocrate : « Mon premier souci sera de rétablir, de préserver ou de promouvoir la santé dans tous ses éléments, physiques et mentaux, individuels et sociaux. »

Barbara passe me voir, me salue gentiment, prend ma tension, ma température. Je ne sais pas si elle est venue à l'hôpital avec son chien. Elle porte déjà sa tenue d'infirmière. Elle ne semble ni fatiguée ni tendue. Je lui raconte le journal télévisé, la colère de sa collègue de la Pitié.

« Je suis heureux si je peux aider, ne serait-ce que de simples visites aux malades. »

Il y a plusieurs personnes en hyperthermie dans le service, Barbara doit se partager entre eux. On entend les portes battantes à l'autre extrémité du couloir, puis un chariot qu'on roule. Deux pompiers pilotent un brancard avec une personne enveloppée dans la couverture de survie. Barbara s'approche d'eux, ils discutent. Je reste en retrait, rejoins une chambre proche de la mienne et m'approche du lit. Un homme costaud l'occupe, obèse presque, son ventre gonflé sous le tissu de métal, les reflets de la veilleuse lui donnent l'allure d'un ballon de goûter d'anniversaire. Son visage épais, carré, est couperosé, celui d'un bon vivant. Il a pas mal de cheveux, blancs et frisés, ses traits ont quelque chose d'oriental. Je le regarde mais il ne semble pas respirer du tout, ses yeux et sa bouche sont fermés. Je prends la main, elle est tiède, inerte, il n'a plus de pouls. Je n'ai pas eu le temps de lui parler, de faire un petit quelque chose, de lui trouver un nom. Disons Maurice.

« Au revoir Maurice. »

Je passe dans une autre chambre, occupée par une femme petite et forte, avec une énorme poitrine. Elle semble assez jeune, son visage est peu ridé, elle a des cheveux fournis, coiffés court à la garçonne, châtain foncé, une teinture soignée. Elle me regarde.

« Bonsoir madame, je viens vous faire une petite visite. »

Elle hoche la tête, mais ne dit rien.

Je cherche un linge, l'humidifie, le passe sur son front, ses joues, ses avant-bras, elle ferme les yeux, je lui fais du bien.

« Moi aussi je suis malade, et c'est pas marrant l'hôpital, mais je vais quand même mieux, et vous aussi vous allez bientôt vous sentir mieux. »

Je l'appelle Paulette, ce prénom est joyeux comme cette femme paraît l'être, pas complexée par son poids, aimant la vie, rigoler, boire un coup, discuter. Elle ne me répond pas, n'ouvre pas les yeux, j'ai l'impression qu'elle s'est endormie. Je prends sa main, son pouls est régulier, elle est dans le coma mais vivante. Elle mérite ce moment paisible. Je finis par dormir, je ne sais pas combien de temps. Quand je me réveille, plus rien, son corps est silencieux. Elle avait juste besoin d'un peu de compagnie pour partir.

Elle est morte pendant notre sommeil.

Quel âge avait-elle? Je m'aperçois qu'au bout de son lit il y a une fiche, nom, prénom, âge, numéro de Sécurité sociale... Je n'avais rien remarqué jusqu'à présent, mais cela ne change pas grand-chose.

Jacqueline Paulette.

Il est 4 heures. Je retourne dans ma chambre, avale deux Lexomil. Tout cela n'est pas réel, Fernand, Paulette, Mireille, Maurice, la chaleur, la mort. Le sommeil m'envahit. Pendant les trois semaines suivantes je ne ferai que dormir, pour récupérer et oublier mes nuits à Tenon.



Jeudi 14 août

Quand je me réveille vers 7 heures, je suis en nage, la gorge sèche, les larmes m'envahissent, je pleure doucement. L'aide-soignante prend ma tension, ma température et vérifie mes drains.

« Ils ne donnent presque plus, le chirurgien va passer, on va sûrement les enlever, et alors vous sortirez demain.

— Sortir, rentrer chez moi ?

— Ce n'est pas moi qui décide bien sûr, mais je pense que ça va se faire. »

Elle veut changer mes draps trempés. Je me lève, vais m'asseoir dans le fauteuil devant la fenêtre. Dans la cour, un homme très âgé, en blouse de malade et avec une perf, est en train de fumer une cigarette. Un rescapé de la canicule. Ils ne sont pas tous morts, ils ne vont pas tous mourir. Certains vont reprendre leurs vies, leurs courses, leurs rendez-vous avec les copains et les copines, une partie de cartes, un tour au bistro, un loto, les enfants qui appellent à heure fixe et à jour fixe, certains toutes les semaines, d'autres tous les mois, d'autres jamais ou presque, pour l'anniversaire, pour Noël.

J'ai envie de lui crier par la fenêtre « on va mal mais on est vivants », et puis mon lit est prêt, je me recouche et m'endors aussitôt.



Le chirurgien me réveille dans la matinée et confirme mon départ de l'hôpital le lendemain, m'explique les soins des prochaines semaines. Ma cicatrice infectée est douloureuse. Je ne trouve pas normal d'avoir chopé ça, mais je ne dis rien. Je ne suis pas en train de mourir. Quelques minutes plus tard, une infirmière retire les drains. Je retrouve avec soulagement l'intégrité de mon corps.

Je dors encore quand Philippe arrive et organise ma sortie, ses parents ont une grosse voiture climatisée et me conduiront demain matin chez maman dans le Loiret. Ma chambre est prête, au rez-de-chaussée de la maison annexe, une pièce fraîche.

Pour la première fois maman va rencontrer les parents de Philippe, dix ans après notre coup de foudre, trois ans après notre pacs. Cela me rend heureux et je pleure à nouveau. Et puis je me rendors.

Je ne me souviens pas de la dernière nuit, ni de Barbara, ni de m'être levé. Il fait moins chaud et je dors enfin profondément.

Ces vieilles et ces vieux sont morts à Tenon parce qu'elles étaient trop vieilles, parce qu'ils étaient trop vieux, parce que des ministres et des médecins indifférents n'avaient pas pris soin d'eux, pendant que d'autres se démenaient pour tenter de les sauver avec les moyens du bord. Ceux-là méritent, plus que jamais, notre attention.

Docteur Mattei, docteur Kouchner, docteur Abenhaïm, honte à vous.

25 septembre 2003

J'ai 47 ans le 25 septembre 2003. Je suis encore très fatigué, j'ai perdu 17 kilos, le moral à zéro. Je dors des heures, pense, chaque fois que je ferme les yeux, à ces soupirs nocturnes, ces respirations qui s'élèvent avant de se briser, les roues des brancards qui vont et viennent font la scie dans ma tête. Les corps emballés dans l'alu s'incrument dans mes rêves, tapis dans l'obscurité des couloirs de Tenon. Je me bourre de Lexomil et fume beaucoup d'herbe. Mais mon humeur est sombre. Je ne parle pas de ces nuits, même à mes amis proches, je voudrais oublier les morts de la canicule.

Comme tout le monde.

Le rapport de l'Inserm publié ce 25 septembre établit à 15 000 les morts de la canicule entre le 1<sup>er</sup> et le 20 août. Il ne fait même pas la une des journaux. Le chiffre paraît sans importance. Il a fait trop chaud, voilà. On ne peut pas tout prévoir. Dans ce monde libéral, des pauvres vieux sont morts, c'étaient des gens à la santé fragile, on le martèle.

Le président fait son devoir compassionnel en enterrant le 3 septembre, en compagnie du maire de Paris Bertrand Delanoë, 57 victimes de la canicule dont personne n'avait réclamé les corps. Dans le carré des indigents du cimetière parisien de Thiais.

La cérémonie est courte et les caméras et la presse sont tenues à l'écart. Chirac et Delanoë jouent la discrétion, comme pour faire oublier qu'ils n'avaient jugé bon de rentrer à Paris au cœur de la crise. On ne verra pas non plus la mine faussement contrite du docteur Mattei. Sa voiture passe à grande vitesse le porche du cimetière, toutes vitres fermées. « Une honte qu'il soit là », dit un participant anonyme à ces adieux de l'ombre.

Les caméras filment les tombes, de simples dalles offertes par la Ville de Paris.

Quand quelques semaines plus tard j'interroge ma mère sur ses belles boucles d'oreilles rouges, elle s'étonne. Elle n'a pas de boucles d'oreilles rouges. D'ailleurs elle ne porte jamais de boucles d'oreilles. Je me suis alors demandé si tout ce que j'avais vécu à Tenon n'était pas qu'un long cauchemar. Mais les boucles de maman, le chien de Barbara, la pipe du docteur Meyniel, les visages de ces vieilles gens au bout du rouleau hantaient mon esprit.

Penser aux morts de Tenon, et à ces milliers d'autres victimes de la canicule, me donna la nausée pendant des semaines. Alors pour redémarrer j'ai fini par les oublier. Cependant, j'avais quand même retenu de ces nuits de Tenon que ce monde néolibéral dans lequel nous vivions alors et vivons encore était prêt à sacrifier une partie de sa population. Il ne faut plus s'en accommoder mais le combattre et j'espère un jour le mettre à bas, réinventer un monde solidaire, généreux, où l'on prendra soin des uns et

des autres, où l'on préférera rénover les hôpitaux pour soigner les vivants plutôt que de fabriquer et vendre des machines de guerre et de mort.

Ma vie a dès lors changé par bribes. Ce que j'avais retenu de la canicule de 2003 à Tenon m'avait vacciné du libéralisme et du cynisme. Au passage, j'avais perdu mon nombril, ce que j'ai pris pour un signe.

Mireille de Tenon,

Mireille Knoll,

*Je ne vous oublierai jamais.*



Merci à Armelle Laborie-Sivan,  
pour sa complicité active.  
Merci à Brigitte Kantor et Henri Aboulker  
pour leur havre grec.  
Merci à l'équipe de Libertalia,  
Charlotte Dugrand, Bruno Bartkowiak,  
Lena Lambla-Kerveillant et Nicolas Norrito  
pour son énergie à publier ce récit  
en temps de confinement.  
Merci à Philippe Quintin-Stern,  
pour ce que nous sommes ensemble.



## SOMMAIRE

1. EN SOUVENIR DE L'ÉTÉ 2003 .....	9
2. MA VIE MODERNE .....	13
3. ENTRÉE À L'HÔPITAL .....	17
4. AVANT L'OPÉRATION .....	23
5. L'OPÉRATION .....	29
6. RÊVERIES SOUS MORPHINE .....	35
7. PELLOUX ME RÉVEILLE .....	41
8. L'ORDURE MATTEI .....	45
9. LA PLEINE LUNE .....	53
10. DES NOUVELLES DES URGENCES .....	57
11. MIREILLE ET FERNAND .....	63
12. RETOUR DU BOULOT .....	71
13. MAURICE ET PAULETTE .....	73
14. LE DERNIER JOUR .....	79
15. NE PLUS OUBLIER .....	81





Jean STERN  
Canicule

*Édition préparée*  
*par Charlotte DUGRAND,*  
*Lena LAMBLA-KERVEILLANT,*  
*Bruno BARTKOWIAK,*  
*et Nicolas NORRITO*

*Éditions LIBERTALIA*  
*12, rue Marcelin-Berthelot*  
*93100 Montreuil*  
*[www.editionslibertalia.com](http://www.editionslibertalia.com)*  
*Indicatif éditeur : 978-2-9528292*

*Diffusion et distribution*  
HARMONIA MUNDI *livre*



*Reproduit et achevé d'imprimer  
par l'imprimerie Laballery le 20 avril 2020  
Premier tirage : 1 000 exemplaires  
Dépôt légal : 2<sup>e</sup> trimestre 2020  
Imprimé en France*











